

Nouvelles du VAZ

Christine Gabriele

Nouvelles du VAZ

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12788-0

Avant-propos

Avant de vous plonger au cœur de mes souvenirs d'enfance, je voudrais juste vous brosser un tableau rapide du lieu magique où j'ai grandi.

Une ancienne ferme accrochée au flanc du co-teau de « l'adrai » (endroit ou Sud), entourée de verdure. Ici un ruisseau qui chante joyeusement en serpentant au travers du bois et des prés en pente avant de se jeter dans la petite rivière qui sillonne le fond de la vallée, là, d'anciens vergers entourés de murets de pierres à moitié écroulés et envahis par les ronces et les mûriers sauvages. HUMMMM ! Un petit sentier descend les prés à vive allure, saute par-dessus un gros rocher posé là par on ne sait quel géant des temps anciens, se repose un moment sur le faux plat (planay) en profitant des succulentes petites fraises des bois, et reprend sa course à travers bois pour finir, lui aussi, sur les berges tumultueuses du Doron. Il rit de ses éclaboussures et m'emmène souvent sur un vieux tronc d'arbre couché au-dessus de l'eau. De là, je fixe mes yeux sur les tourbillons, fascinée, et le fracas du courant m'emporte dans un autre monde ou le temps n'existe pas. Je peux rester là, des heures, à rêver,

jusqu'à ce que, tout à coup, un bruit me sorte de ma torpeur et me rappelle que je dois rentrer.

Au-dessus de la maison, un grand bois où vivent une multitude d'oiseaux qui chantent du matin au soir, mais aussi toutes sortes d'animaux plus ou moins agréables à rencontrer, des écureuils curieux, des vipères, des lièvres, des renards, des chevreuils en hiver, des sangliers... bref, toute la faune qu'on peut espérer retrouver dans cette région. Plus haut encore, les pâturages et les alpages entrecoupés de bois de sapins.

En face, l'imposante forêt de « l'Ubac » (envers ou Nord), sombre et silencieuse. Ici et là un « Nan » (petite chute d'eau qui dégringole le versant) quelques clairières et des sauts rocheux.

Au bout de la vallée, au-dessus des sommets des monts avoisinants, un glacier du Mont Blanc veille dans son manteau étincelant.

Quand il met son chapeau de brume, nous attendons le mauvais temps, quand il rougit le soir, c'est pour nous annoncer qu'il fera beau demain, quand il illumine la nuit, le feu crépite dans la cheminée !

La maison est imposante, sur 3 niveaux, ceinturée par les fameuses galeries (balcons en bois) si typiques de cette région.

C'est là que j'ai passé le plus clair de mon temps de vacances quand j'étais petite et là aussi que j'ai habité, par intermittence, pendant mon adolescence.

Le matin, j'avais environ vingt, vingt-cinq minutes de marche pour aller rejoindre le car qui allait

m'emmener au lycée à quelques 20 km de là. Ce petit trajet très agréable en été, quoique très matinal, pouvait devenir une vraie expédition en hiver avec quelques fois plusieurs mètres de neige, le froid, la nuit ou tous les bruits sont amplifiés et les ombres inhospitalières. J'ai souvent couru en croyant échapper à un énorme sanglier que j'imaginai en distinguant à peine les formes noires des arbres sur la neige. Mon car m'a bien souvent attendue, sachant que je devais me rendre en ville et qu'être à l'heure dans ces conditions était quelques fois périlleux. (merci au chauffeur !!!)

En été, pendant les vacances, le temps était partagé en 3 grandes activités :

– S'occuper de l'intendance de la maison-née (j'en parlerai très peu !)

– Nourrir les bêtes de la maison : chiens chats, oiseaux, basse court, quelque fois petit bétail, pensionnaires occasionnels. Nous étions relai SPA officiel avec autorisation d'héberger en convalescence des animaux sauvages. Creïa, ma buse a fait partie de ces pensionnaires VIP.

– Flâner, regarder, écouter, observer, toucher, soigner... tout ce que je pouvais rencontrer dans la propriété. (en dessous de la maison jusqu'à la rivière)

C'est cette partie-là que je raconterai.

Creia

J'ai été élevée à la montagne en pleine nature et nous avons été, pendant longtemps un relai SPA pour les animaux sauvages blessés. Nous avons entre autres hébergé une buse variable qui s'était sectionné une aile dans une ligne à haute tension. Une collègue de mon père l'avait trouvée près de chez elle, et, ne sachant pas bien quoi en faire, elle l'avait amenée au travail pour demander conseil. La pauvre bête avait un bout d'aile déchiqueté qui pendait lamentablement. Elle essayait de l'arracher avec son bec redoutable et se blessait encore plus. Mon père a commencé par l'enfermer dans un sac à patates pour qu'elle soit dans le noir et qu'elle se calme. Il l'a ensuite emmenée chez le vétérinaire qui l'a opérée sans attendre. Il a amputé l'aile à hauteur du « coude » si on peut dire et lui a fait un joli pansement à l'aluminium. A l'époque, c'était un produit révolutionnaire : pas de bandage, pas de risque d'infection, un cicatrisant intégré et, top du top ; pas de prise pour les griffes, dents, becs... qui s'ingénient à arracher tout pansement qu'on pose sur un animal !

A la maison, on l'a fait sortir de son sac dans la cuisine. Elle est allée se cacher derrière le frigo... ah ben c'est malin ça ! Mais, comme elle avait faim, au bout d'un moment, elle est ressortie pour voir ce qu'on avait mis à sa disposition : de l'eau et de la viande. Evidemment, rien à voir entre un morceau de viande tout propre et les petites souris qu'elle avait coutume d'attraper auparavant. Mais n'y tenant plus, elle s'est approchée et on a pu lui faire goûter, à distance, son premier repas chez nous.

Ouf, première étape passée avec succès. Elle aurait pu se laisser mourir de faim, ça arrive parfois qu'un animal sauvage préfère mourir que d'être en captivité.

Dans les jours qui ont suivi, on a fait connaissance. Elle a appris qu'elle n'avait pas à se cacher quand elle nous voyait, que le bruit des ciseaux était synonyme de nourriture, que le carrelage ça glisse, et que derrière la porte de la cuisine, il y a un couloir...

Nous avons alors pu la transférer à la montagne dans la volière. Elle a passé quelques heures à essayer de sortir de sa prison. C'est un moment que j'ai détesté : la voir longer le grillage encore et encore, inlassablement pour le cas où un petit trou lui aurait échappé. S'arrêter, tenter d'oublier, puis recommencer... J'aurais volontiers ouvert la porte, mais je savais que la relâcher signifiait la condamner. Seule dans la nature, elle n'aurait pas survécu sans pouvoir chasser...

Nous l'avons appelée Creïa (comme son cri).

Je m'en occupais tous les jours. Je pouvais passer des heures dans la volière, en attendant qu'elle bouge, qu'elle manifeste un petit élan de communication ! Et la confiance réciproque a commencé entre nous. Je dis réciproque parce que si elle avait besoin d'avoir confiance en moi, moi, je devais aussi m'assurer que je pouvais lui faire confiance. Ça paraît anodin mais un rapace est très sauvage et peut être dangereux. L'expression « bec et ongle » prend tout son sens quand on est en présence d'un rapace non dressé.

Elle a commencé à attendre ma venue. Je pouvais l'observer depuis la galerie et la voir surveiller nos allées et venues. Quand elle me voyait, elle tournait la tête, s'avançait vers la porte de la volière, attendait que j'arrive. Elle ne se sauvait plus au fond de son refuge quand j'entrais. Elle restait là, près de moi, et attendait que je lui donne sa viande.

Au bout de quelques jours, j'avais acquis le droit de lui donner à manger au bout des doigts (gantés !!!) Je ne devais pas bouger et lui tendre les morceaux de viande et elle venait les prendre rapidement mais délicatement quand même au bout de mes doigts. Au fil des semaines, nous avons progressé : Je ne craignais plus qu'elle me lacère d'un coup de bec ou de griffe et elle me laissait la toucher, caresser le dessus de sa tête (à mains nues) et son poitrail, jamais derrière la tête. Il fallait qu'elle voie ma main. Elle acceptait de se poser sur mon

bras, protégé évidemment parce que même sans le vouloir, elle m'aurait lacérée.

La phase suivante pouvait commencer. Pour ça, nous lui avons ouvert la deuxième partie de la volière. C'est une grande partie seulement fermée par un filet. Il fallait qu'elle se soit habituée à nous dans un petit espace pour pouvoir l'approcher dans ce grand enclos. Nous lui avons construit une sorte d'escalier pour qu'elle apprenne à sauter assez haut pour se percher et finalement pour pouvoir chasser en se laissant tomber d'un arbre.

Je lui montrais sa viande, elle venait me rejoindre, et au lieu de la lui donner comme d'habitude, je la posais sur la première marche. Les premières fois, je posais la viande, attrapait Creïa et la mettait sur ce premier plot pour qu'elle comprenne. Elle a eu vite fait d'apprendre à sauter pour récupérer son repas. Je lui ai appris à passer d'un plot à l'autre en montant, en descendant, de façon à ce qu'elle se perche de plus en plus haut.

Les premiers jours, je la rentrais dans la volière le soir pour plus de sûreté. Tout un tas de prédateurs divers et variés se baladent la nuit là-haut et, perchée trop bas, sans défenses, handicapée, elle avait beau être redoutable, elle n'en restait pas moins très vulnérable.

A propos des autres prédateurs, nous en avons toute une panoplie qui chassent la nuit dans la propriété, et mon père se fait un plaisir de débusquer leurs traces au petit matin... On sait comme ça que

Madame Fouine a tenté sa chance au poulailler, que Monsieur Grand-Duc a choisi de vomir sa pelote sur le coin de la terrasse, que Madame Martre devrait se laver les pieds si elle ne veut pas qu'on sache qu'elle a trainé dans le ruisseau toute la nuit... que Monsieur Lynx aurait bien voulu entrer dans la volière, qu'il a tenté d'en déchiqeter la porte en bois, et qu'il a largement marqué son territoire sur le coin du mur !!! Quant au renard et à la belette, si nous ne les voyons pas danser, nous les croisons quelques fois en allant promener le chien tard dans la nuit. Leurs yeux brillent dans le noir comme des bijoux inaccessibles qui disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus.

Au fil des jours, comme je le disais, Creïa a appris à sauter de plus en plus haut, à se percher tout à fait correctement, et j'ai pu la laisser dans la volière en permanence. Elle venait réclamer son repas quand elle me voyait, acceptait une petite caresse sur la tête, montait sur mon bras... je ne dirais pas qu'elle était apprivoisée, je n'ai jamais cherché ça. Notre but étant de lui redonner suffisamment d'autonomie pour la relâcher, il ne fallait pas trop de familiarités, juste ce qu'il faut pour être en confiance réciproque et quand même en profiter un peu ! Ce n'est pas tous les jours qu'on peut avoir une buse sauvage posée sur son bras n'est-ce pas ?!!!

L'heure de la semi-liberté avait sonné : Nous lui avons confectionné des jais en cuir et l'avons